

L'exception franco-canadienne dans deux romans ethnographiques québécois

Ariane Brun del Re

Volume 51, numéro 2, 2020

L'exception

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1099203ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1099203ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue de l'Université de Moncton

ISSN

0316-6368 (imprimé)

1712-2139 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brun del Re, A. (2020). L'exception franco-canadienne dans deux romans ethnographiques québécois. *Revue de l'Université de Moncton*, 51(2), 55–80. <https://doi.org/10.7202/1099203ar>

Résumé de l'article

Cet article cherche à dégager les principales caractéristiques du roman ethnographique québécois explorant la francophonie canadienne en procédant à l'analyse comparative de *La maudite Québécoise. Roman nationaliste* (Tryptique, 2010) de Janis Locas et *Yukonnaise* (VLB Éditeur, 2012) de Mylène Gilbert-Dumas. Ces deux romans mettent en scène des protagonistes québécoises qui découvrent la francophonie manitobaine ou yukonnaise. Persuadées de tenir un sujet exceptionnel, elles s'improvisent ethnographes et décident de faire part de leur « découverte » dans un livre qui raconte les différences entre le Québec et la francophonie canadienne. Tout en s'interrogeant sur la perception que les Québécois et les Québécoises entretiennent des francophones en situation minoritaire et vice-versa, Locas et de Gilbert-Dumas proposent des pistes d'intégration à l'intention de leur public cible, le lectorat québécois.

L'EXCEPTION FRANCO-CANADIENNE DANS DEUX ROMANS ETHNOGRAPHIQUES QUÉBÉCOIS¹

Ariane Brun del Re

Université de Montréal et
University of British Columbia Okanagan

Résumé

Cet article cherche à dégager les principales caractéristiques du roman ethnographique québécois explorant la francophonie canadienne en procédant à l'analyse comparative de *La maudite Québécoise. Roman nationaliste* (Tryptique, 2010) de Janis Locas et *Yukonnaise* (VLB Éditeur, 2012) de Mylène Gilbert-Dumas. Ces deux romans mettent en scène des protagonistes québécoises qui découvrent la francophonie manitobaine ou yukonnaise. Persuadées de tenir un sujet exceptionnel, elles s'improvisent ethnographes et décident de faire part de leur « découverte » dans un livre qui raconte les différences entre le Québec et la francophonie canadienne. Tout en s'interrogeant sur la perception que les Québécois et les Québécoises entretiennent des francophones en situation minoritaire et vice-versa, Locas et de Gilbert-Dumas proposent des pistes d'intégration à l'intention de leur public cible, le lectorat québécois.

Mots clés : Littérature québécoise, francophonie canadienne, Manitoba, Yukon, ethnographie, exception, différences culturelles.

Abstract

This article seeks to identify the main characteristics of the Québécois ethnographic novel that explores Canadian Francophonie by carrying out a comparative analysis of

La maudite Québécoise. Roman nationaliste (Tryptique, 2010) by Janis Locas and *Yukonnaise* (VLB Éditeur 2012) by Mylène Gilbert-Dumas. These two novels feature protagonists from Quebec who discover the local francophone community in Manitoba or the Yukon. Convinced they hold an exceptional topic, they decide to conduct an ethnographic study and share their “discovery” in a book on the differences between Quebec and the Canadian Francophonie. While exploring the perception that Quebecers hold of Franco-Canadians and vice versa, Locas and Gilbert-Dumas offer integration strategies to their target audience, Québécois readers.

Keywords: Québécois literature, Canadian Francophonie, Manitoba, Yukon, ethnography, exception, cultural differences.

Dans le dossier thématique qu'ils consacraient aux fictions de la franco-américanité paru dans la revue *Québec Studies*, Jean Morency et Jimmy Thibeault notaient le retour en force, depuis les années 1980, d'une « image du Canada français et de la Franco-Amérique » (2012, p. 3) chez les romanciers du Québec, mais aussi du Canada francophone et anglophone ainsi que des États-Unis. D'après les deux chercheurs, « [t]out se passe comme si le Canada français, défini comme une réalité révolue et disparue à jamais, se trouvait tout à coup réinvesti par de nombreux romanciers » (p. 3). Ils proposaient de répartir les œuvres qui participent de ce phénomène en trois catégories : les « romans de l'espace », qui correspondent grosso modo aux *road novels*; les « romans de la mémoire », ou romans historiques, qui s'inspirent tant « de l'histoire de la Nouvelle-France que de celle du Canada français depuis la Conquête britannique jusqu'aux années 1960 » (p. 5); et les « romans (néo)régionalistes » qui « mettent en scène les modalités de la survivance de ce Canada français qui est mis à l'épreuve de la postmodernité, voire de l'hypermodernité, dans la dynamique de sa marginalisation par rapport à un centre (Montréal, pour ne pas le nommer) » (p. 5).

Les deux romans dont il sera ici question, *La maudite Québécoise*. *Roman nationaliste* (Triptyque, 2010) de Janis Locas et *Yukonnaise* (VLB Éditeur, 2012) de Mylène Gilbert-Dumas, relèvent de cette dernière catégorie². Ils proposent eux aussi une « relecture en cours de la culture canadienne-française saisie à travers le prisme des réalités locales et régionales : la campagne, le village, la petite ville » (Morency et Thibeault, 2012, p. 5). Ces œuvres se démarquent cependant de celles citées par Morency et Thibeault dans leur manière toute ethnographique d'aborder le Canada français, ou plutôt la francophonie canadienne, expression par laquelle on désigne désormais les communautés plurielles et multiples de francophones vivant hors Québec, fondées à partir de la diaspora québécoise plus ou moins récente ou de l'immigration.

Les romans *La maudite Québécoise* et *Yukonnaise* mettent tous deux en scène une Québécoise qui s'aventure à l'extérieur de sa province d'origine où elle découvre avec surprise l'une des communautés francophones minoritaires du Canada : la franco-manitobaine (chez Locas) et la franco-yukonnaise (chez Gilbert-Dumas). Persuadées de tenir un sujet exceptionnel, tant dans le sens de ce qui est unique que de ce qui est anormal, les deux protagonistes s'improvisent ethnographes et adoptent plusieurs pratiques de cette discipline telles que décrites dans *Introduction à l'ethnologie et à l'anthropologie* (2019) de Jean Copans et de Nicolas Adell. Par la suite, elles décident de faire part de leur « découverte » exceptionnelle dans un roman qui, par mise en abyme, renvoie aux œuvres de Locas et de Gilbert-Dumas. Ces œuvres, fictives et réelles, sont l'occasion d'étaler les différences perçues entre le Québec et la francophonie canadienne ainsi que de réfléchir à la perception que les Québécois entretiennent des francophones qui habitent en milieu minoritaire et vice-versa³ tout en fournissant des pistes d'intégration au lectorat québécois.

S'improviser ethnographe

Ni Janis Locas ni Mylène Gilbert-Dumas ne sont ethnographes de formation; toutes deux ont plutôt poursuivi des études en littérature (MQ, quatrième de couverture; VLB Éditeur, en ligne). Tandis que la première, autrice de trois livres, travaille principalement dans le domaine des communications (MQ, quatrième de couverture), la seconde, très prolifique, a d'abord été enseignante au secondaire avant de se consacrer à l'écriture (Tabuteau, 2021, en ligne) : en une vingtaine d'années, elle a fait paraître autant de romans, pour adultes et adolescents. Il en va ainsi des protagonistes de *La maudite Québécoise* et de *Yukonnaise*; ce ne sont pas des ethnographes, mais des écrivaines ou des écrivantes – pour reprendre en la féminisant la distinction de Barthes⁴ –, qui vont justement quitter leur Québec natal pour écrire.

Dans *La maudite Québécoise* de Locas, il s'agit de Geneviève Morin, originaire de Laval et récemment diplômée en communications. Avec sa « moyenne générale de B » et son « orthographe souvent défectueuse » (MQ, p. 13), elle peine à décrocher un emploi dans la métropole québécoise. Afin de gagner en expérience, elle accepte de « s'exporter » (MQ, p. 13); en un coup de téléphone, elle est embauchée par le journal *Franco*, alias *La liberté*, l'hebdomadaire francophone du Manitoba, surnommé la « Région M ». La voilà donc qui déménage « en plein centre du pays sans en rien connaître » (MQ, p. 19). Son parcours ressemble à celui de Locas; l'autrice a habité plusieurs années à Winnipeg où elle a travaillé pour la Société de la francophonie manitobaine (Romain, 2010, p. 13), l'organisme porte-parole des francophones de la province, surnommé l'Association des Franco-M (ou l'AFM) dans *La maudite Québécoise*⁵. C'est d'ailleurs au Manitoba que Locas lance sa carrière d'autrice; elle y résidait lorsque paraît son premier livre, *La seconde moitié* (Hurtubise, 2005).

Quant à *Yukonnaise* de Gilbert-Dumas, il a pour narratrice une certaine Béatrice Gagnon qui se rend à Dawson, au Yukon, pour se consacrer à un projet d'écriture. Sur Internet, elle a déniché une maison offerte à « quiconque s'engag[e] à nourrir le poêle à bois » et à « prendre soin d'un chien et d'un chat » (Y, p. 11) en l'absence de la propriétaire. Son parcours rappelle lui aussi celui de son autrice : en janvier 2010, Gilbert-Dumas

profitait de la Berton House Writer's Retreat à Dawson afin de terminer *L'escapade sans retour de Sophie Parent* qui paraîtra l'année suivante (Noël, 2012, en ligne). Contrairement à son personnage, l'autrice avait déjà séjourné au Yukon auparavant : entre 2001 et 2011, elle s'y est rendu une demi-douzaine de fois, le plus souvent pour écrire ou pour effectuer de la recherche en prévision d'un projet d'écriture (Noël, 2012, en ligne).

Dans les deux romans, le déménagement hors Québec fait vivre aux protagonistes un choc culturel tout autre que celui auquel elles s'attendaient : à destination, Béatrice et Geneviève découvrent avec stupéfaction l'existence inattendue de la communauté francophone locale. Lorsque le vol qui assure la liaison entre Whitehorse et Dawson est annulé à cause du brouillard, Béatrice décide de louer une voiture pour se rendre à destination. Elle prend à bord une autostoppeuse :

— *Where are you from?*

— Québec.

— Tu parles français?

À cause de la surprise, et du comique de la situation,
nous avons éclaté de rire en même temps. (Y, p. 19)

Béatrice se rend compte que sa passagère n'est nulle autre qu'Isabelle, qui était jadis son esthéticienne à Québec. Sa curiosité est immédiatement piquée : « Où était passée l'esthéticienne d'autrefois? Comment avait-elle atterri au Yukon? » (Y, p. 22) Cette rencontre donne à Béatrice l'impression d'avoir découvert une véritable « mine d'or » (Y, p. 23), un peu à la manière des « dizaines de milliers de prospecteurs venus au Yukon pour s'enrichir cent ans plus tôt » (Y, p. 23).

Quant à Geneviève, elle prend conscience de la communauté franco-manitobaine quelques jours après son arrivée à Winnipeg, lorsqu'elle se rend au *Franco* pour se présenter. Comme Béatrice, elle commet l'erreur de s'adresser à son interlocutrice en anglais, une langue qu'elle maîtrise mal :

— [...] *I 'ave an appointment wit'...*

— Oh ! je parle frrrançais.

— *Wit' Miss Gagnon... at ten*, continue Geneviève qui ne sait pas s'il faut dire *Mrs* ou *Ms*.

— Mais je parle frrrançais, répète la jeune fille en souriant. On parle tous frrrançais ici. C'est mon premier langage.

— Je m'excuse, c'est bizarre... votre accent, c'est comme celui des anglophones de Montréal qui ont appris le français... (MQ, p. 18)

Apprenant que la réceptionniste n'est pas une Anglo-Montréalaise mais bien une « pur[e] Franco-M », Geneviève constate son ignorance : l'existence d'un journal francophone, « ça veut donc dire qu'il y a de vrais francophones qui traînent par ici » (MQ, p. 19), c'est-à-dire des individus dont le français est la première langue apprise et non la langue seconde.

Enquêter sur la francophonie canadienne

Dans les deux cas, la découverte de la francophonie canadienne a une incidence sur les projets des protagonistes; elles adoptent intuitivement une démarche ethnographique et transforment leur séjour en enquête de terrain (Copans et Adell, 2019, p. 219-231). Béatrice choisit d'abord de se documenter en menant « des entretiens extensifs de longue durée, qui permettent de construire (et non pas simplement d'enregistrer) des récits de vie » (Copans et Adell, 2019, p. 225-226). Durant les cinq semaines que dure son séjour, elle rencontre Isabelle « à six reprises » (Y, p. 352) pour l'interroger sur son parcours et son mode de vie yukonnais, qui lui semblent si exceptionnels – la visite de la cabane rudimentaire sans eau courante ni électricité de l'ancienne esthéticienne lui donne même l'impression « de découvrir la caverne d'Ali Baba » (Y, p. 151). Avec les informations récoltées, elle construit le récit de vie d'Isabelle, qu'elle raconte dans les chapitres pairs du roman (les chapitres impairs étant consacrés à Béatrice).

Béatrice poursuit son enquête auprès des autres francophones de Dawson par « *observation participante* (où l'observation prime et est faite de façon rapprochée et impliquée », voire par « *participation observante* (où la participation l'emporte, mais comprend des moments de suspension de l'action où l'on regarde ce que l'on fait et ce que font les autres » (Copans et Adell, 2019, p. 227) puisqu'elle s'intègre à leur rendez-vous hebdomadaire du vendredi soir :

Ces gens me fascinaient presque autant qu'Isabelle. Chacun avait une histoire, une raison pour avoir quitté sa ville natale et s'être réfugié aussi loin au nord. Si le bar avait été moins bruyant, je les aurais interrogés l'un après l'autre [...]. (Y, p. 207)

Elle tente de se reprendre avec Guy, l'ancien conjoint d'Isabelle :

Je voulais qu'il me parle de sa vie avec Isabelle, qu'il me décrive comment il la voyait. À force d'insister, j'avais fini par le convaincre d'accepter [mon invitation], mais je l'avais attendu une heure dans le bar de l'hôtel Downtown. Il ne s'était jamais présenté. » (Y, p. 248)

Sa démarche n'est pas sans rappeler celle de Gilbert-Dumas, qui lève le voile sur les coulisses de l'écriture dans les remerciements de *Yukonnaise* :

Sans la confiance et la collaboration des Yukonnais, je n'aurais jamais pu recréer leur cadre de vie dans le détail ni dans l'intimité. Je tiens à remercier chacune de ces personnes pour le temps qu'elles m'ont accordé et pour la générosité et la patience dont elles ont fait preuve envers la p'tit [sic] fille du Sud que je suis. (Y, p. 353)

S'ensuit une quarantaine de noms, incluant une référence anonyme à « celui [...] avec qui [elle a] effectué une des entrevues les plus significatives » (Y, p. 354).

Quant à Geneviève, elle commence par prendre des « notes de terrain » (Copans et Adell, 2019, p. 232) sur « les différences entre l'Est et ici » (MQ, p. 40) au fur et à mesure qu'elle les découvre et s'en étonne. Elle se met ensuite à copier et à coller, dans un document Word intitulé « franglais » (MQ, p. 46), les courriels de ses collègues qui contiennent des expressions ou des tournures de phrases qui lui sont inconnues. Sur un « petit tas de feuilles » qu'elle conserve dans une « chemise de carton rouge » (MQ, p. 71), elle reproduit des échantillons de français manitobain sous forme de « longs ensembles de phrases détachés les uns des autres par des tirets » (MQ, p. 71). Parallèlement, la structure du roman, constitué d'entrées datées, rappelle le « journal personnel, noyau d'un récit autobiographique » (Copans et Adell, 2019, p. 233) que tiennent parfois les ethnographes, à la différence que celui-ci est rédigé à la troisième personne du singulier plutôt qu'à la première.

Un livre exceptionnel

Au fur et à mesure qu'elles accumulent des données, les deux protagonistes sont de plus en plus persuadées de tenir un sujet exceptionnel qui mérite de faire l'objet d'un livre. En réalité, elles commettent une erreur de débutante : leur ignorance quant à la francophonie canadienne les empêche de voir que la « matière » qu'elles croient avoir découverte n'a pas la valeur qu'elles leur prêtent. Leur « mine d'or », pour reprendre l'expression de Béatrice, est dévaluée à cause de son abondance. C'est ce que révèle le discours intérieur d'Isabelle qui réagit à la surprise de Béatrice : « Les Québécois étaient tellement nombreux au Yukon qu'on ne s'étonnait plus d'en rencontrer. Sauf si on venait juste d'arriver. » (Y, p. 348) Similairement, Vincent, un journaliste d'origine québécoise qui a précédé Geneviève au Manitoba, tente de mettre son amie en garde : « Je ne suis pas convaincu que ce soit original. [...] [C]e n'est pas parce qu'on vient ici et qu'on découvre des choses qu'elles sont nouvelles. » (MQ, p. 40) Il lui assure que les différences entre le Québec et la francophonie manitobaine ont déjà fait l'objet d'un livre, *Désespoir au centre-ville*, qui raconte l'histoire d'un « bandit francophone capturé par un prof d'immersion » (MQ, p. 40); on y reconnaît une version fictive de la pièce

de théâtre *Sex, Lies et les Franco-Manitobains* (2001) de Marc Prescott, qui apparaît dans l'univers de Locas sous le nom de Roger Morin.

Les deux protagonistes persistent néanmoins et se mettent chacune à l'écriture d'un roman qui, par mise en abyme, évoque celui de Gilbert-Dumas ou de Locas. Après avoir rencontré Isabelle, Béatrice délaisse le projet d'écriture qui l'a menée au Yukon pour raconter plutôt l'histoire de l'esthéticienne, comme elle l'explique dans l'épilogue, rédigé deux ans après son séjour à Dawson :

Depuis, j'ai vécu avec [Isabelle] au quotidien, la retrouvant chaque fois que je plongeais dans mon roman. En deux ans, j'ai scruté chacun de mes souvenirs, chaque page de ces notes que je prenais après l'avoir écoutée pendant des heures. [...] Elle a été à la source de tout un roman [...]. (Y, p. 352)

Le même scénario s'était produit pour Gilbert-Dumas, qui suspend l'écriture de *L'escapade sans retour de Sophie Parent* à son arrivée à Dawson :

Chaque fois que je sortais au resto, ou à l'épicerie, je rencontrais ces gens très free spirit, affranchis, un peu rebelles. J'ai donc mis mon roman de côté et je me suis mise à faire des entrevues avec ces gens. Ils me racontaient leurs histoires en échange d'un verre au bar. J'ai fait cela pendant deux hivers, 2010 et 2011. (Gilbert-Dumas, citée dans Noël, 2012, en ligne)

Ce sont ces entretiens qui auraient donné lieu à *Yukonnaise*.

En ce qui concerne Geneviève, huit mois après son arrivée au Manitoba, elle affirme à Vincent qu'elle est bel et bien en train d'écrire un roman, qui sera intitulé *La boucle* à cause de sa structure : « L'histoire progresse sur une année, jusqu'en juillet, puis ça recule jusqu'au début. [...] À la fin, tout est pareil au début. Il n'y a eu aucune évolution. » (MQ, p. 167) Cette description correspond en tous points à *La maudite Québécoise*, dont la première partie, « L'arrivée », raconte de manière chronologique l'installation de Geneviève au Manitoba au cours d'une année tandis que la seconde, « Le retour », revient non pas dans l'espace mais dans le temps : plutôt que de relater le retour au bercail de la protagoniste comme le laisse

entendre le sous-titre, le récit fait un retour sur lui-même; il se refoule et revient sur les douze derniers mois de sa vie de manière antéchronologique. Par sa forme, le roman illustre en quelque sorte le « retour du refoulé canadien-français », expression que Jean Morency, empruntant le vocabulaire de la psychanalyse, emploie pour décrire la résurgence du Canada français dans la littérature québécoise récente (2008, p. 32; 2009, p. 148; 2013, p. 142; 2016, p. 19). La structure de *La maudite Québécoise* est d'autant plus efficace qu'elle brise les liens de causalité, camouflant ainsi l'évolution de la communauté franco-manitobaine que Geneviève refuse de constater. Pourtant, certaines situations se sont bel et bien améliorées depuis son arrivée au Manitoba. Mais pour s'en rendre compte, le lecteur ou la lectrice ne peut se fier à la narratrice; il lui faudra reconstituer l'ordre des péripéties en allant et en venant entre les deux parties.

Nous et eux, ici et là-bas

Comme « tout texte ethnographique », les deux séries de romans, fictifs et réels, constituent « un collage des expériences vécues sur le terrain » (Copans et Adell, 2019, p. 234). Ils sont l'occasion pour les protagonistes, Béatrice et Geneviève, ainsi que leurs autrices, Gilbert-Dumas et Locas, de partager les différences qu'elles perçoivent entre le Québec et leur province d'accueil, que la narration de *La maudite Québécoise*, jouant sur le vocabulaire de l'ethnographie, qualifie de « coutumes farfelues des indigènes » (MQ, p. 52). Ces différences concernent toutes les sphères de la société, à commencer par les mœurs. Heureuse de constater que « les couches sociales [...] [sont] abolies » au Yukon (Y, p. 207), ce qui fait en sorte que tous les francophones se côtoient peu importe leurs origines, Béatrice doit cependant s'habituer au « *Yukon Time* » (Y, p. 249), ce rapport au temps différent du sien qu'elle interprète comme un « manque d'organisation et de ponctualité des Yukonnais » (Y, p. 249).

Au Manitoba, Geneviève découvre une communauté qui lui paraît assez conservatrice dans l'importance qu'elle accorde au mariage et à la famille :

On reste en fait assez étonné de toute la marmaille
qu'élèvent des jeunes de vingt ans quand on met les

pieds dans la région M. Geneviève a toujours l'impression de nager en plein baby-boom. Les filles prennent même le nom de leur époux et les catherinettes, qui cherchent encore mari à vingt-cinq ans, sont rarissimes. (MQ, p. 116)

En comparaison, les « francophones de l'Est », c'est-à-dire du Québec, sont décrits comme « peu nuptialisés et fortement divortialisés » (MQ, p. 116). Avec ces deux institutions que sont le mariage et la famille vient un ensemble de traditions inconnues de Geneviève, comme les « sociaux », ces soirées dansantes organisées pour « collecter de l'argent quand on se marie » (MQ, p. 209), et la « *newsletter* », cette « revue de l'année pour les amis et la famille » (MQ, p. 189) typiquement envoyée durant le temps des Fêtes.

La mode, et plus précisément le retard des tendances ou l'absence de tout diktat, fait aussi partie des différences relevées par les deux protagonistes. D'entrée de jeu, Béatrice est étonnée, voire admirative, de constater qu'Isabelle et ses amis yukonnais y prêtent peu d'attention : « Jamais, de ma vie, je n'avais vu des gens aussi indifférents à leur apparence et à celle des autres. Comme Isabelle, leurs valeurs se trouvaient ailleurs [...]. » (Y, p. 207-208) Lui faisant écho, Geneviève est immédiatement horrifiée par « la revanche du toupet soleil » (MQ, p. 20), sur laquelle la narration, mesquine, s'étend abondamment :

Le toupet que trois millions de Québécoises ont taillé bien carré un matin de l'année 1991, pour le contraindre, par la suite, à s'éclipser dans le reste des cheveux, revient ici en force, plus haut, plus collant que jamais, sur la tête de toutes ses collègues.

La région a-t-elle ignoré l'ordre d'abattage du toupet diffusé partout dans les revues de mode? Ou bien quelques toupets ont-ils fui le Québec pour fonder de nouvelles colonies? (MQ, p. 20)

Ces commentaires situent le Québec et les provinces canadiennes dans un rapport de centre-périphérie, où les secondes sont perçues comme étant en décalage par rapport au premier, avant-gardiste.

Enfin, Béatrice et Geneviève doivent toutes les deux s'habituer aux conditions météorologiques, en particulier aux hivers beaucoup plus froids au Yukon et au Manitoba qu'au Québec. Si Béatrice est d'abord d'avis qu'il y a « plus exotique pour une Québécoise qu'un hiver dans le Grand Nord » (Y, p. 13), elle apprend rapidement combien il y est difficile de se maintenir au chaud, même à l'intérieur : « Je n'avais jamais imaginé que chauffer une maison au bois nécessitait autant de travail, ni que ce travail pouvait être à ce point éreintant. » (Y, p. 75) De son côté, Geneviève découvre qu'elle est « bien mal équipée » (MQ, p. 63) pour affronter le froid; avec ses « doigts engourdis » (MQ, p. 63) et son « stylo [...] gelé » (MQ, p. 64), elle a de la difficulté à effectuer son travail de journaliste à l'extérieur. De retour à Winnipeg après les Fêtes, Geneviève s'équipe convenablement : « [E]lle a enterré sa fierté et s'est procuré un kit de survie qui, à 400\$, devrait être complet : scaphandre à doublure matelassée, bottes Cougars couvrant tout le mollet, gants titanesques. » (MQ, p. 74) L'épisode rappelle le premier hiver d'Isabelle au Yukon : ayant refusé de remplacer « son manteau de laine doublé de satin » qui lui a permis de « passer au travers des hivers de Québec » (Y, p. 164), elle se retrouve confinée dans la cabane rudimentaire de Guy. Défaite, elle rompt avec lui et rentre à Québec en temps pour célébrer Noël avec sa famille, une décision qu'elle regrette presque immédiatement. Ses préparatifs pour retourner au Yukon commenceront par « [l]'achat d'un parka, un vrai » (Y, p. 203).

Les rouages de la francophonie canadienne

Une bonne part des différences relevées dans les deux romans concernent la francophonie canadienne. Outre l'existence des francophones hors Québec, leur accent différent du leur et leur bilinguisme qu'elles envient, Béatrice et Geneviève découvrent aussi le mode d'organisation des communautés franco-canadiennes, fortement structurées par le milieu institutionnel⁶. Contrairement aux œuvres dont parlent Morency et

Thibeault, *Yukonnaise* et *La maudite Québécoise* font l'inventaire (autre méthode ethnographique!) des principales institutions franco-yukonnaises ou franco-manitobaines qui contribuent au maintien de la langue française.

Dans *Yukonnaise*, cet inventaire survient dans le dernier chapitre, qui reprend la rencontre entre Béatrice et Isabelle du point de vue de la seconde plutôt que de la première⁷. La narration brosse alors un portrait de la francophonie yukonnaise :

Whitehorse disposait depuis longtemps d'une école francophone, d'un journal en français. L'Association franco-yukonnaise faisait des pieds et des mains pour faciliter l'intégration des nouveaux arrivants unilingues français. Elle possédait une agence de placement et d'aide à la recherche d'emploi. On y trouvait aussi des services de toutes sortes. En français s'il vous plaît. Ces services n'existaient pas encore à Dawson, mais Isabelle ne perdait pas espoir. (Y, p. 348)

Pour ne pas perdre espoir, Isabelle s'est investie dans la communauté franco-yukonnaise de Dawson afin de perpétuer les institutions francophones existantes et de créer celles qui lui manquent : en plus de devenir « secrétaire du Centre de la francophonie » (Y, p. 281), elle « s[e] jett[e] corps et âme dans la mise sur pied d'une émission francophone à la radio communautaire » (Y, p. 330). Elle a aussi appris à poser les petits gestes de résistance communs aux francophones en milieu minoritaire qui consistent à affirmer « son identité ethnolinguistique et [...] sa langue, dans les contextes de communication avec des membres de la majorité » (Allard, 2002, p. 8); lorsque le livre qu'elle convoite n'est disponible qu'en anglais à la bibliothèque, qui possède pourtant des « rayons en français », elle s'assure de « manifester sa déception » (Y, p. 346) auprès du personnel.

La maudite Québécoise mentionne également plusieurs institutions franco-manitobaines, mais en les désignant par un terme générique ou par un surnom, selon la logique du roman à clés. Le travail de Geneviève, qui en milieu minoritaire prend souvent l'allure du « publiereportage » servant à « magnifier les activités communautaires » (MQ, p. 32)⁸, est particulièrement propice à ce tour d'horizon puisqu'elle est chargée de

couvrir les activités des institutions francophones, comme « la rentrée de l'Association des Franco-M » (MQ, p. 22) et son assemblée générale annuelle (MQ, p. 200). Il lui arrive aussi d'interviewer le personnel des associations francophones pour écrire ses articles⁹, comme « le chef du Regroupement des jeunes » (MQ, p. 62), qui porte en réalité le nom de Conseil jeunesse provincial.

À travers son emploi, Geneviève découvre l'existence du Commissariat aux langues officielles et, plus généralement, l'investissement du gouvernement fédéral auprès des communautés francophones minoritaires, qu'elle remet en question :

[V]u leur envahissante présence et la portée de leur diaspora dans tout le pays, on se demande parfois si le gouvernement fédéral ne finance pas les communautés francophones simplement pour faire croire aux gens de l'Est qu'ils sont partout chez eux... et ainsi réfréner leur envie de séparation. (MQ, p. 118)

Geneviève a déjà pu constater, avec stupeur, que la défaite du Parti québécois, surnommé le « Parti Lys » (MQ, p. 48), réjouit la communauté franco-manitobaine. Tandis qu'au lendemain des élections provinciales, elle se réveille « brisée de dégoût et dépossédée des grands rêves qui animèrent jadis sa vie de jeune adulte » (MQ, p. 48), elle est accueillie au travail par une bouteille de champagne et un toast optimiste de la part de monsieur Labbé, le directeur de l'Association des Franco-M :

Je voulais simplement qu'on partage notre grande joie, à tous, de retrouver enfin, dans l'Est, un gouvernement avec qui l'amitié sera plus facile. Nous renouons aujourd'hui sans rancœur avec cette partie du pays qui nous est chère et vitale, qui mais qui nous a écartés si longtemps. Au sud, au nord, à l'ouest, notre existence a été diminuée, caricaturée, démentie. On nous a qualifiés de souvenir, de construction de l'esprit. (MQ, p. 50)

Geneviève se rend ainsi compte que le parti politique qui, selon elle, représente « universellement la protection du français, la survie de la culture et la résistance à la majorité » (MQ, p. 50) est perçu à l'extérieur du Québec comme étant « dédaigneux », « [m]éprisant » et « [e]xclusif » (MQ, p. 51). Ce même monsieur Labbé lui explique par la suite l'effet sur les francophones hors Québec de la rupture du Canada français, qui s'est progressivement effrité au cours du 20^e siècle avant d'être officiellement démantelé lors des États généraux de la fin des années 1960 :

[L]e territoire de l'Est, sans émotion, nous a rayés de la carte. [...] Il a marqué sa frontière d'une grande ligne blanche et s'est dressé dessus pour proclamer sa nouvelle identité. Comme si la vie en français n'existait plus en dehors de lui. Nous sommes tous retournés dans nos régions avec l'obligation de nous redéfinir nous aussi. Chacun s'est replié sur son territoire et la francophonie est devenue un ramassis de petits clans ignorés de ta Nation. C'est ainsi que nous sommes devenus des Franco-M. (MQ, p. 165)

Petit à petit, Geneviève se familiarise ainsi avec la logique identitaire des communautés franco-canadiennes et leur rapport difficile au Québec.

Grâce à son emploi, Geneviève découvre aussi les structures pancanadiennes qui rassemblent les communautés francophones minoritaires, telle que la « Grande association nationale des Francos » (MQ, p. 24), surnom donné à la Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada. Elles lui permettent de se rendre compte que « quoi qu'on en dise, il y a des Francos partout » (MQ, p. 52) :

Geneviève vit chez les Francos-M, c'est-à-dire ceux du Milieu, mais il en existe bien d'autres. Les plus connus sont les Nordi-Francos, les Fransudites, les Francontinentaux, les Rochophones, les Francatlantiques. [...] Ils forment bon an, mal an un essaim d'un petit million de personnes, disséminées dans tous les coins du pays. Et ils aiment bien se visiter

de temps à autre, pour comparer leur situation et échanger quelques trucs. (MQ, p. 52)

Quelques mois après son arrivée, Geneviève est invitée à participer au « Congrès national de la presse française » qui se tient chez les « Francatlantiques » (MQ, p. 52). Durant les quelques jours qu'elle passe dans une ville qui rappelle Saint John's, à Terre-Neuve, Geneviève découvre une « étonnante réalité » :

[L]e Québécois n'est pas un Franco. [...] La notion de francophonie désigne bien la dispersion des francophones dans tout le pays, mais exclut tacitement ceux de la région Q, même s'ils en composent la majorité. De nos jours, pour être un Franco, il faut vivre encerclé de milliers d'Anglos et lutter tous les jours de sa vie contre les désastres du prochain recensement. Sinon, on appartient à l'illustre famille boudée. (MQ, p. 55)

Les membres de la famille boudée, le Québec, ne sont pas représentés au Congrès, qui porte sur les défis du journalisme en milieu minoritaire : « [Q]ue connaissent-ils de l'engagement communautaire? Au tirage de 500 exemplaires? À la dépendance au budget publicitaire du fédéral? » (MQ, p. 56) Geneviève constate que si les communautés francophones minoritaires ont pu se sentir rejetées à la suite des États généraux du Canada français, elles ont depuis tissé des liens entre elles de sorte que l'inverse se produit désormais : c'est le Québec qui est tenu à l'écart des réseaux franco-canadiens.

La maudite Q

Si Geneviève et Béatrice ne sont pas des « Francos », quelle identité leur revient-il lorsqu'elles s'aventurent hors Québec et arrivent dans une communauté franco-canadienne comme celle du Manitoba ou du Yukon? Comment les Québécois et les Québécoises sont-ils perçus par les francophones en milieu minoritaire? En discutant avec Roger, qu'elle s'est

mise à fréquenter, Geneviève découvre l'expression « maudite Québécoise » qui donnera son titre au roman :

— C'est drôle, au Québec, on dit plutôt les maudits Français.

— Maudits Français? Je n'ai jamais entendu ça.

— Oh, tu sais, les Français, des fois, ils prennent un air supérieur, là, ils sortent leurs mots savants... On se sent presque débiles.

La réaction [de Roger] est immédiate.

— Mais c'est ça, un Maudit Québécois! C'est exactement ça!

— Voyons donc! (MQ, p. 155)¹⁰

L'expression « maudit Québécois » est efficace justement parce qu'elle est modelée sur celle de « maudit Français », couramment employée au Québec, à la fois pour plaisanter et pour communiquer une certaine méfiance à l'égard des immigrants français (Dupuis, 2012). Le parallèle entre les deux permet de montrer que le sentiment d'infériorité que les francophones minoritaires éprouvent parfois à l'égard des Québécois est similaire à celui que les Québécois éprouvent parfois à l'égard des Français¹¹. Les deux expressions véhiculent aussi le sentiment d'abandon ressenti par la marge vis-à-vis du centre; le Québec par rapport à la France (depuis la cession de la Nouvelle-France à la Grande-Bretagne en 1763) et la francophonie canadienne par rapport au Québec (depuis les États généraux du Canada français de la fin des années 1960).

La figure de la « maudite Québécoise » n'apparaît pas explicitement dans *Yukonnaise*, mais c'est tout comme; elle est sous-entendue dans l'expression « maudite question » qui surgit à la fin du roman. Dans le dernier chapitre, celui qui reprend la scène initiale, lorsque Béatrice demande ce qu'est « venue faire au Yukon une esthéticienne de Québec », la narration met l'accent sur le point de vue d'Isabelle, qui se dit intérieurement : « Fallait-il vraiment qu'elle la pose, sa maudite question? »

(Y, p. 348) Or les « maudites questions » sont précisément celles que posent sans relâche les « maudits Québécois », qui n'ont pas conscience d'étaler leur ignorance et une curiosité déplacée¹² :

À force de travailler avec les touristes, [Isabelle] avait développé une allergie à toutes leurs questions stupides. Pourquoi vivez-vous au bout du monde? Ne trouvez-vous pas qu'il est long et froid, votre hiver? La grande ville doit bien vous manquer des fois? Retournez-vous souvent au Québec? Vous avez un petit accent quand vous parlez français, le savez-vous? Ça doit être dur de toujours vivre en anglais?

Toutes ces questions trahissaient leur ignorance du territoire et des raisons qui poussaient les Québécois à s'y installer, même si c'était pour y vivre en tant que minorité. (Y, p. 348)

L'ironie, c'est qu'Isabelle a déjà été l'une de ces « maudites Québécoises » posant des « maudites questions ». Une dizaine d'années plus tôt, elle non plus ne pouvait résister à la tentation de questionner chacun des Franco-Yukonnais qu'elle rencontrait : « C'était plus fort qu'elle. Isabelle s'attendait si peu à rencontrer d'autres francophones qu'elle n'avait pu s'empêcher de l'interroger » (Y, p. 126) La scène finale fait ainsi valoir le chemin parcouru par Isabelle pour devenir (Franco-)Yukonnaise et la distance qui la sépare maintenant des autres Québécois.

L'intégration des « migrants internes »

Tout en présentant les différences entre le Québec et la francophonie canadienne, de même que la perception que les Québécois entretiennent des francophones en milieu minoritaire et vice-versa, les romans de Locas et de Gilbert-Dumas proposent aussi des parcours d'intégration à l'intention des « migrants internes » (MQ, p. 118). L'une des stratégies communes à *La maudite Québécoise* et à *Yukonnaise* consiste à s'investir dans la

communauté francophone locale, à agir dans son intérêt et à faire siens ses projets.

Au Congrès national de la presse francophone, Geneviève découvre qu'elle est mieux accueillie lorsqu'elle accepte de se fondre au groupe :

Dès le premier après-midi, elle-même s'est ravalée au rang de francophone minoritaire et s'en est vu accueillir différemment. Elle a lissé les parties rocailleuses de sa personnalité, elle a tu ses commentaires déplaisants et vanté les vertus de « sa » communauté. Les Francos, anciens ou nouveaux, ne sont pas assez mesquins pour douter de la bonne foi des gens. Ils ont immédiatement donné sa chance à une personne démontrant un aussi bon esprit de collaboration. (MQ, p. 57)

Six mois après son arrivée, Geneviève surprend son entourage en concluant une entente importante avec un ministère fédéral, qui s'engage à acheter de l'espace publicitaire dans *Le Franco*. Cet accomplissement est important puisque : « [L]es nouveaux venus n'ont en quelque sorte pas droit au titre de Franco-M. Seulement ceux qui ont accompli de grandes choses peuvent y prétendre. » (MQ, p. 117)

Plus tard, Geneviève prend même la défense des Franco-Manitobains auprès de Roger, alors qu'elle semblait jusque-là les mépriser : « [T]es Francos-M, là, ils ne se posent pas dix mille questions, ils font des enfants et ils la transmettent, la langue. Tout croche, mais pis! C'est comme ça qu'elle survit, et pas avec des célibataires comme toi qui cogitent dans le coin en vénérant la France. » (MQ, p. 114) C'est toutefois lorsque sa relation avec Roger devient plus sérieuse que Geneviève commence à entrevoir véritablement son avenir à Winnipeg¹³. Le roman fait ainsi valoir « la dimension essentiellement amoureuse de tout projet sérieux d'immigration » (MQ, p. 154).

Cette dimension amoureuse est aussi présente dans *Yukonnaise* : la première fois, Isabelle quitte sa province natale pour retrouver Guy, qu'elle avait rencontré dans un bar à Québec. Mais c'est pour le Yukon qu'elle connaît un véritable coup de foudre, ce qui l'incitera à s'installer pour de

bon dans le Nord. En racontant le récit de vie d'Isabelle, Béatrice présente les principaux échelons de l'intégration yukonnaise. Au bas de l'échelle se situent les touristes, dont se réclame Isabelle le jour de son arrivée à Dawson en signalant son intention de profiter des attractions touristiques (Y, p. 131). Le soir même, elle gravit l'échelon suivant en devenant une travailleuse saisonnière : les danseuses du casino l'embauchent comme maquilleuse (Y, p. 135). Elle travaille ensuite comme serveuse, ce qui lui donne l'occasion d'apprendre l'anglais « [s]ur le tas » (Y, p. 155), langue essentielle à son intégration. Or, contrairement aux autres travailleurs saisonniers, Isabelle ne regagne pas le Sud à la fin de l'été; elle a l'intention de passer l'hiver au Yukon, mais, mal préparée, y renonce avant les Fêtes.

Isabelle devient donc une « *cheechacko* », terme qui « s'appliquait à ceux qui, par faiblesse ou par gros bon sens, rentraient dans le Sud l'automne venu » (Y, p. 221). Il lui faudra attendre l'hiver suivant pour se hisser au rang des « *sourdough* » :

[P]our mériter ce sobriquet, il fallait avoir vu le *freeze-up*, ces semaines au fil desquelles le fleuve se fige dans la glace – période qui pouvait durer de la mi-octobre à la mi-décembre. Il fallait également avoir affronté le climat subarctique avec ses pointes à -50°C. Il fallait en plus avoir assisté au *break-up*, c'est-à-dire la débâcle, ce jour heureux où la glace du fleuve se brisait et laisse arriver l'été. L'événement se produisant quelque part à la fin avril ou au début mai. En d'autres mots, pour mériter le titre de *sourdough*, il fallait avoir vécu tout l'hiver yukonnais dont la durée normale était de huit mois. (Y, p. 221)

À partir de ce moment, pour compléter son intégration yukonnaise, Isabelle n'a plus qu'à répéter l'expérience :

Même lorsqu'ils avaient mérité le titre de *sourdough*, plusieurs d'entre eux continuaient de compter les mois [depuis leur arrivée]. Un an et deux mois, deux ans et sept mois. L'importance des mois ne semblait s'atténuer qu'après cinq années. [...] À ce moment-là, même le terme *sourdough* perdait de son importance.

On devenait yukonnais, un point c'est tout. (Y, p. 221-222)

Comme l'indique le titre du roman, l'entreprise a réussi : Isabelle devient Yukonnaise, voire Franco-Yukonnaise, à part entière.

Ainsi, Geneviève et Isabelle sont toutes les deux transformées par leur séjour prolongé dans la francophonie canadienne. Qu'elles le veuillent ou non, le temps fait son œuvre : en rentrant au Québec pour les Fêtes, les deux personnages se rendent compte qu'elles n'y sont plus tout à fait à leur place, comme le signale la narration de *La maudite Québécoise* : « En quelques mois à peine, un fossé a divisé deux terrains. Ceux des gens normaux qui travaillent à peu près là où ils ont grandi, et celui des autres qui sont allés se perdre ailleurs, comme des grands, et qui ne se sentent plus chez eux quand ils reviennent. » (MQ, p. 69) Quant à Isabelle, elle « a beau détailler les avantages qu'offr[e] la modernité, son esprit demeurer[e] indifférent, incapable d'apprécier ce qui, autrefois, aurait su la combler. Depuis son retour, la vie du Sud lui semblait vide de sens » (Y, p. 196). Ces passages montrent que l'intégration des deux personnages est déjà commencée, parfois même à leur insu. C'est le contraire pour Béatrice, la narratrice de *Yukonnaise*. Au terme d'un séjour trop court au Yukon, elle reconnaît que son intégration yukonnaise a peu progressé : « [J]e n'avais pas vécu à Dawson assez longtemps pour en connaître les us et coutumes, ni pour m'intégrer à sa communauté. Malgré tous mes efforts [...], jusqu'à mon départ, j'ai jugé le village et ses habitants avec mes yeux de touriste. » (Y, p. 352). En somme, bien qu'ils oscillent entre l'inclusion et l'exclusion, comme l'indiquent leurs titres respectifs (Isabelle la « Yukonnaise » s'étant mieux intégrée que Geneviève la « maudite Québécoise »), ces deux romans travaillent à offrir des pistes à l'intention du lectorat québécois qui souhaiterait s'intégrer à la communauté franco-canadienne en passant du statut d'*outsider* à celui d'*insider*.

Dans un autre article qu'il consacrait à « l'Amérique canadienne-française » dans le roman contemporain, Jean Morency relevait le clivage qui sépare désormais les Québécois des francophones en milieu minoritaire,

en particulier les jeunes qui seraient « devenus de plus en plus étrangers les uns aux autres » (2008, p. 27) :

D'un côté, les jeunes Québécois ne semblent même plus en mesure de concevoir le Canada comme un pays où la langue française a droit de cité; d'un autre côté, les jeunes francophones sont souvent dans l'impossibilité de s'imaginer eux-mêmes en dehors du cadre de leur condition minoritaire. (2008, p. 27)

Les romans ethnographiques québécois sur la francophonie canadienne que sont *Yukonnaise* et *La maudite Québécoise* rendent justement compte de la distance qui existe désormais entre ces deux groupes. Cependant, tandis que les attitudes décrites par Morency « contribuent à l'éloignement progressif et sans doute inéluctable » (2008, p. 27) qui subsiste entre eux, ces romans québécois, en (re)découvrant la francophonie canadienne, contribuent peut-être à les rapprocher. Parfois irritants à lire à cause des préjugés qui y sont repris, ils travaillent néanmoins à démystifier la réalité franco-canadienne pour un lectorat québécois, voire à offrir des pistes à ceux et celles qui souhaiteraient intégrer les communautés francophones minoritaires du Canada.

Morency remarque d'ailleurs que le clivage entre ces deux groupes, les Québécois et les francophones en milieu minoritaire, est beaucoup moins marqué « dans les arts et la littérature » (2008, p. 28). Dès 2008, il donnait l'exemple de la chanson « Saskatchewan » du groupe québécois Les Trois Accords ainsi que des romans de Michel Tremblay, Jacques Poulin et Nicolas Dickner. D'autres œuvres parues récemment montrent également que la francophonie canadienne apparaît de moins en moins comme une exception dans l'imaginaire littéraire québécois. On peut songer, par exemple, à des romans comme *L'avenir* (Alto, 2020) de Catherine Leroux, une uchronie qui se déroule dans une ville de Détroit non plus américaine mais franco-ontarienne, ou *Va me chercher Baby Doll* (XYZ, 2021) de Lucie LaChapelle, dans lequel une ex-détenue d'origine franco-ontarienne parcourt le Canada à la recherche de la fille de son amie. Cependant, malgré cette tendance, la francophonie canadienne demeure abordée, dans certaines œuvres, comme un sujet exceptionnel.

Bibliographie

- Allard, R. (2002). Résistance(s) en milieu francophone minoritaire au Canada. Exploration théorique et analyse du phénomène à partir du vécu langagier et du développement psycholangagier. *Francophonies d'Amérique*, (13), 7-29.
- Barthes, R. (1964). *Essais critiques*. Seuil.
- Breton, R. (1964). Institutional Completeness of Ethnic Communities and the Personal Relations of Immigrants. *American Journal of Sociology*, 70(2), 193-205.
- Cardinal, L. et Léger, R. (2017). La complétude institutionnelle en perspective. *Politique et Sociétés*, 36(3), 3-14.
- Copans, J. et Adell, N. (2019). *Introduction à l'ethnologie et à l'anthropologie*. Armand Colin.
- Corriveau, C. (2006). Informer ou défendre la cause : le dilemme de la presse franco-manitobaine. Dans M. Beauchamp et T. Watine (dir.), *Médias et milieux francophones* (p. 47-63). Presses de l'Université Laval.
- Dupuis, J.-P. (2012). Enquête sur les relations problématiques entre Français et Québécois francophones. *Recherches sociographiques*, 53(2), 357-387.
- Gilbert-Dumas, M. (2012). *Yukonnaise*. VLB Éditeur.
- Locas, J. (2010). *La maudite Québécoise. Roman nationaliste*. Triptyque.
- Morency, J. (2008). Dérives spatiales et mouvances langagières : les romanciers contemporains et l'Amérique canadienne-française. *Francophonies d'Amérique*, (26), 27-39.
- Morency, J. (2009). Romanciers du Canada français : Gabrielle Roy, Jacques Poulin, Michel Tremblay, Rock Carrier. Dans L. Hotte et G. Poirier (dir.), *Habiter la distance. Études en marge de La distance habitée* (p. 147-163). Prise de parole.
- Morency, J. (2013). Les fictions de la Franco-Amérique, cartographies d'une diaspora oubliée. Dans F. Paré et T. Collington (dir.),

Diasporiques. Mémoire, diasporas et forme du roman francophone contemporain (p. 137-149). David.

Morency, J. (2016). De la nationalité à la régionalité. La reconfiguration actuelle des littératures francophones du Canada. Dans J. Thibeault, D. Long, D. Nyela et J. Wilson (dir.), *Au-delà de l'exiguïté. Échos et convergences dans les littératures minoritaires* (p. 19-30). Perce-Neige.

Morency, J. et Thibeault, J. (2012). Les fictions de la franco-américanité. *Québec Studies*, (53), 3-7.

Noël, S. (2012, 15 avril). Entrevues avec Mylène Gilbert-Dumas et Michel Langlois, deux de mes auteurs favoris. *Info-Culture.biz*. <https://info-culture.biz/2012/04/15/entrevues-mylene-gilbert-dumas-michel-langlois/>

Prescott, M. (2001). *Big, Bullshit, Sex, lies et les Franco-Manitobains : pièces de théâtre*. Éditions du Blé.

Romain, L. (2010. 3 mars). Ces maudits Québécois! *La Liberté*, 13.

Tabuteau, K. (2021, 25 février). Trop c'est comme pas assez. Le nouveau livre de Mylène Gilbert-Dumas. *L'aurore boréale. Le journal francophone du Yukon*. <http://auroreboreale.ca/trop-cest-comme-pas-assez-le-nouveau-livre-de-mylene-gilbert-dumas/>

VLB Éditeur. (s. d.). Une deuxième vie – Tome 2. Sur la glace du fleuve. Mylène Gilbert-Dumas. <https://editionsvlb.groupelivre.com/products/une-deuxieme-vie-tome-2?variant=42638008254721>

¹ L'autrice tient à souligner l'appui financier du programme de bourses postdoctorales Banting, grâce auquel elle a rédigé cet article.

² Désormais, les renvois à ces livres seront indiqués par les sigles MQ (pour *La maudite Québécoise*) et Y (pour *Yukonnaise*) et placés dans le corps du texte.

³ Dans le cadre de cet article, le terme « francophone » sera employé de manière inclusive pour désigner tout locuteur du français, sans distinguer entre les individus dont l'appartenance à la communauté minoritaire est récente et ceux dont la famille y est établie depuis plusieurs générations.

⁴ Contrairement aux écrivains, les écrivains « sont des hommes "transitifs"; ils posent une fin (témoigner, expliquer, enseigner) dont la parole n'est qu'un moyen; pour eux, la parole supporte un faire, elle ne le constitue pas » (Barthes, 1964, p. 151).

⁵ L'organisme se nommait autrefois « Société des Franco-Manitobains ». L'un des chapitres du roman relate ce changement de nom, choisi pour inclure tous les francophones du Manitoba (MQ, p. 161-165).

⁶ C'est ce que Raymond Breton nomme la « complétude institutionnelle » (1964), une notion qui a connu un rayonnement important dans la francophonie canadienne (Cardinal et Léger, 2017, p. 7-10). Le degré de complétude institutionnelle serait directement lié à la vitalité d'une communauté minoritaire : « [L]e fait de détenir des institutions – une école, un hôpital, un journal ou un théâtre – est considéré comme une condition qui contribue à l'épanouissement des minorités. La notion de complétude institutionnelle comporte aussi une dimension politique indéniable, car ces institutions que possède la minorité doivent dans la mesure du possible être gérées par et pour cette dernière. » (Cardinal et Léger, 2017, p. 3)

⁷ En ce sens, la forme de *Yukonnaise* rappelle davantage la boucle que celle de *La maudite Québécoise*, qu'on pourrait associer au boomerang.

⁸ Le rôle particulier des médias en milieu minoritaire est bien documenté. Dans le cadre d'une enquête menée au Manitoba français en 1998, Claire Corriveau découvre que : « Selon [les leaders institutionnels de la communauté franco-manitobaine], le journalisme en milieu minoritaire comporte une dimension militante et doit s'appuyer sur des règles particulières qui ne seraient pas les mêmes que celles généralement admises au sein de la profession. Ainsi, à leurs yeux, la pratique du journalisme en milieu minoritaire est nécessairement différente de celle en milieu majoritaire. Par exemple, l'indépendance et le sens critique ne seraient pas souhaitables et même potentiellement nuisibles aux intérêts de la communauté. Dans ce même contexte, nos observations de 1998 avaient d'ailleurs révélé une réserve marquée, sinon de la méfiance, de la part des leaders à l'égard des journalistes originaires de l'extérieur du Manitoba francophone (en particulier du Québec) qui n'auraient pas, à leurs yeux, la formation journalistique appropriée et une connaissance suffisante du milieu pour saisir, de façon juste et équitable, la réalité minoritaire. » (2006, p. 56)

⁹ À ce propos, Corriveau note que les journalistes en milieu minoritaires « disent pratiquer le reportage plutôt que l'analyse en privilégiant l'information émanant des institutions franco-manitobaines dont les leaders constituent leurs principales sources d'information » (2006, p. 57).

¹⁰ Ces propos font écho à ceux que tiennent Marc Prescott, son double réel, dans la pièce *Sex, lies et les Franco-Manitobains* concernant la perception que l'élite franco-manitobaine entretient des Québécois : « Pis eux autres [les Québécois installés au Manitoba] y vous font chier parce qu'y viennent voler vos jobs. Y viennent s'installer icitte, mais y ont pas la culture franco-manitobaine à cœur pis y sont pas icitte longtemps. Y prennent de la place pis y parlent fort. Y veulent que les choses bougent. Vous les voyez comme des opportunistes qui savent pas vivre, qui savent pas comment les choses marchent icitte. C'est jusse une *gang* de

chialeux qui critiquent tout' pis qui se contentent pas de vivre dans votre petit monde imaginaire rose gomme balloune pis ça, ça vous fait chier. » (2001, p. 47) Le passage est reproduit dans *La maudite Québécoise*. À la lecture, Geneviève doit bien concéder que « Vincent avait raison : ça a été dit. Et d'une manière très juste. Et il y a déjà longtemps. » (MQ, p. 198)

¹¹ Selon Dupuis, les immigrants français qui se sont installés au Québec durant les années 1950 et 1960 « se sentaient investis d'une mission : ramener ce petit peuple de francophones perdu aux confins des Amériques vers les manières de faire et de parler propres à une certaine France, ce qui a heurté de nombreux Québécois francophones » (2012, p. 366). La remarque n'est pas sans rappeler les propos de Liza, la patronne de Geneviève au *Franco* : « Ils [les journalistes québécois] arrivent ici complètement ignorants de la situation. Et ils se mettent en tête de montrer aux autres comment on vit en français. » (MQ, p. 35)

¹² Béatrice est donc dépourvue de certaines « des qualités indispensables » des ethnographes, soit la capacité à « poser les bonnes questions », voire « à ne pas poser de questions » pour « s'interroger silencieusement sur ce qui se passe et ce qui se dit » (Copans et Adell, 2019, p. 224).

¹³ C'est aussi à ce moment que le récit se refoule sur lui-même, ce qui montre combien Geneviève a de la difficulté à assumer la contradiction entre son envie de demeurer au Manitoba, d'une part, ainsi que son identité québécoise et ses convictions indépendantistes, d'autre part.